



Senses

Ryûsuke Hamaguchi

A Kobe, au Japon, quatre femmes partagent une amitié sans faille. Du moins le croient-elles : quand l'une d'elles disparaît du jour au lendemain, l'équilibre du groupe vacille. Chacune ouvre alors les yeux sur sa propre vie et comprend qu'il est temps d'écouter ses émotions et celles des autres...

Senses ne doit son statut de « série » qu'à sa durée et n'a aucun caractère feuilletonesque, ce qui ne n'empêche pas le film d'exercer un réel pouvoir de fascination. *Senses* est donc décliné en trois parties (comportant au total cinq épisodes), le nouveau découpage respectant la chronologie initiale mais segmentant le récit en volets qui respectent le libellé des cinq sens selon Aristote : la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe et le toucher.

Le principe pourrait paraître scolaire et démonstratif, pourtant il n'en est rien : la structure de l'ensemble se réfère à une scène centrale au cours de laquelle les quatre amies participent à un atelier de relaxation dont l'animateur est adepte d'une valorisation de ces sens. Or, les participant-e-s seront amené-es à appliquer ce précepte suite à la disparition de l'une des quatre femmes... *Senses* est d'abord une étude de mœurs subtile, dans la lignée d'une certaine tendance du cinéma japonais, celui de Ozu, Naruse et Kore-eda, mais on y décèlera aussi des similitudes avec l'ésotérisme d'une Naomi Kawase, lorsque sont convoqués des événements étranges en relation avec la nature et le tremblement de terre de Kobe. On s'attache très vite à ces quatre quadragénaires entretenant leur amitié depuis la période du collège, à l'instar des héroïnes du roman *L'École de la chair* de Mishima.

Si *Senses* dépeint avec acuité l'aliénation de la femme japonaise, et notamment celle issue de la classe moyenne, et si la disparition mentionnée dans le synopsis a un enjeu majeur, il ne faudrait pas réduire l'œuvre une dimension sociologique ou à une enquête sur un mystère : le premier aspect n'est qu'une toile de fond, et le second un MacGuffin, révélateur des motivations des protagonistes. L'essentiel est ailleurs : dans ces digressions révélant la noirceur de l'âme humaine (la froideur vis-à-vis d'une grossesse non désirée), ou ces ruptures de ton suggérant une autre interprétation des motivations des personnages (une scène de catharsis dans une discothèque ou un plan fixe sublime autour d'un dialogue entre Akara et la sœur de l'un de ses soupirants). *Senses* s'avè-

re alors stimulant et sa (relative) longue durée devient un atout dès lors qu'elle permet d'approfondir la richesse du scénario : « **Tout comme les actrices ont pu comprendre en profondeur leurs personnages à la lecture du script, les spectateurs comprendraient ces personnages en les observant sur la longueur à l'écran. Il y a une force particulière là-dedans** », a déclaré le cinéaste lors d'un entretien avec Nicolas Bardot. Nous ne pouvons donc que recommander cette expérience cinématographique, qui titille d'autant plus la curiosité que **Ryûsuke Hamaguchi, 39 ans**(ci-dessous) a été sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes 2018 pour sa dernière œuvre, *Asako I & II*. **aVoir-aLire**



Ce film-fleuve est un sommet psychologique rare dans le cinéma -nippon. Une étude des mentalités et des rapports entre ces femmes insatisfaites qui se remettent mutuellement en question. D'où d'assez longs dialogues introspectifs, entrecoupés de politesses typiques. Cela étant contrebalancé par le quotidien (travail, famille, sorties) et d'autres interférences qui sont le sel d'un récit prenant de l'ampleur au fur et à mesure que -certaines situations se délitent ou se compliquent. Un film-roman. **L'Humanité**

Notes sur Senses 1&2

Le segment est le plus long de la « trilogie » (2h19). Pour qui s'attend à retrouver les conventions et le rythme d'épisodes d'une série télévisée, la déception risque d'être réelle, mais est vite dissipée par le pouvoir attractif de la mise en scène. Car, rappelons-le, *Senses* est avant tout un film de cinéma d'auteur. La scène de l'atelier et son aspect « new age » peuvent faire peur mais le récit des déboires de Jun est suffisamment fort pour capter l'attention.

De plus, *Senses* est issu d'une expérience, dont il tire à la fois son format hors norme et sa forte empreinte réaliste : celle d'un atelier d'improvisation, dont les participants amateurs se sont retrouvés acteurs et actrices du film, et ont inspiré eux-mêmes l'écriture du scénario. Le temps long de la fiction est donc non seulement celui de l'apparition, mais aussi de la concrétisation des personnages, se gonflant dans la durée d'une pluralité de dimensions intimes, sensibles, relationnelles, (dés)amoureuses, caractérielles.

Quatre femmes, donc, quatre amies de Kobé, approchant la quarantaine – dangereux point de bascule existentielle –, se retrouvent régulièrement pour des sorties. Dès la première scène, réunies pour un pique-nique, elles scrutent la ville recouverte d'un épais brouillard, qui ressemble à leurs vies : obstruée, sans perspective, sans horizon.

On plonge, ensuite, dans chacune de ces vies, dans ce qui n'y tourne plus rond et s'appelle souvent « conjugalité ». **Sakurako**, mère au foyer, mendie ses sorties auprès d'un mari sacrifiant tout à son emploi. **Akari**, aide-soignante divorcée, vit seule et perd le sens de son travail. **Fumi**, curatrice d'un centre d'art, est mariée à un éditeur froid et calculateur. Et **Jun**, en pleine instance de divorce, prend la tangente et disparaît brutalement, lors d'un week-end entre amies. Disparition qui marque le tournant du film et dont la secousse entraîne une série de glissements, de recompositions, dans les existences hébétées des amies restantes.

Le temps du film est donc celui – un instant, une éternité – que prend une vie pour sortir des habitudes, des modèles dominants, d'un imaginaire social usé. Hamaguchi observe avec une attention infinie, ainsi qu'une adhérence sidérante à l'étoffe humaine de ses personnages, la tectonique des sentiments et des structures sociales invisibles, mais aussi ce qui se réveille, se révolte en l'individu. Sa mise en scène, épurée sans sécheresse, précise sans surplomb, impavide sans mollesse, repose sur les changements d'axe, rythmant les échanges et les écoutes, redéfinissant en permanence les rapports et positions de chacun.

Bien sûr, son quatuor de femmes, saisies à ce moment où la jeunesse altérée n'est plus un levier, brocarde le foyer traditionnel comme le siège d'une inégalité ancrée au cœur de la société japonaise, un archaïsme irréductible que la modernité n'a pas suffi à balayer.

Quatuor qui tend aussi un miroir aux hommes, aux normes qu'ils incarnent, aux codes qu'ils perpétuent. Le récit, dans sa progression imperturbable, pousse ses héroïnes vers une sortie de piste, hors des mythes sociaux qui génèrent autant d'illusions et d'usure. Sortie qui traverse une série de luminosités fluctuantes – aubes rosies, contre-jours contrastés, pénombres épaisses, nuits artificielles – comme un tunnel de sentiments mêlés.

Senses est principalement fait d'échanges, de réunions, de repas, en somme de conversations, et culmine lors de deux scènes

extraordinaires, dans lesquelles on s'engouffre comme en apnée : un atelier au cours duquel un jeune artiste invite les participants à se toucher, à entrer en contact ; puis la lecture publique d'une romancière, dont le récit sensitif se superpose peu à peu à celui du film.

Scènes anodines en surface, mais où les enjeux se nouent en profondeur, en un cosmos étourdissant de trajectoires croisées, de non-dits, de gestes esquissés et de souffles suspendus. On touche alors du doigt le projet de Hamaguchi : sonder les plus infimes mouvements de l'existence, cette intériorité inaccessible des personnages, où se dessine, à chaque seconde, le pacte décisif qui lie l'individu à la société. Un pacte personnel, émotionnel, sensuel et politique. Une position dans le monde.

Le Monde



Intitulé originalement *Happy Hour*, le film contient nombre de scènes de bars et de restaurants qui suivent les quatre héroïnes, unies, puis désunies au fil d'une narration à la fois libre et rigoureuse. Cette approche sur la durée et la mise en avant de personnages féminins évoquent forcément la part discrètement onirique du cinéma de Jacques Rivette, d'*Out 1* au *Pont du Nord*, même si *Senses* n'est évidemment pas réductible à une influence hypothétique du cinéaste de la Nouvelle vague. C'est même le regard très réaliste de Ryûsuke Hamaguchi qui fait une part de la force du film. À travers, notamment, l'évocation du divorce difficile d'une des protagonistes, c'est la place de la femme au Japon qui est questionnée dans *Senses*, mais c'est surtout le talent de portraiture du cinéaste qui impressionne le plus. Car, pour emblématiques que puissent être leurs parcours, ses héroïnes ne se réduisent pas à des fonctions de représentations sociales : sur des partitions d'une grande justesse, les quatre comédiennes (très logiquement primées à Locarno) livrent des interprétations d'une finesse épatante, captées par un cinéaste qui leur laisse pleinement le temps de s'exprimer. Tout comme s'exprimera longuement le principal antagoniste (le mari qui divorce, donc) dans une scène d'une complexité émotionnelle très forte, représentative de la richesse d'un film aux multiples beautés. **Bande à part**

Du 18 au 31 juillet

Cornelius, le meunier hurlant de Yann Le Quellec 1h47 France

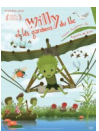
Le ciel étoilé au-dessus de ma tête de Ilan Klipper 1h17 France

L'homme qui tua Don Quichotte de Terry Gilliam 2h12 Espagne/G.B./France/Portugal/Belgique

Et du 4 au 29 juillet

JEUNE PUBLIC

Willy et les Gardiens du lac



Comment voir les 3 séances de *Senses* du 18 au 31 juillet ?

1&2 me18:21h/je 19:14h30/ve20:19h/sa21:16h30*21h
di22:14h*21h/lu23:19h/ma24:14h30*21h

3&4 me25:14h*21h/je26:14h30/ve27:19h/sa28:16h30*21h
di29:21h/lu30:19h/ma31:14h30*21h

5 me25:16h30*19h/je26:19h/ve27:14h30*21h
sa28:14h*19h/di29:16h30*19h/lu30:14h30/ma31:19h